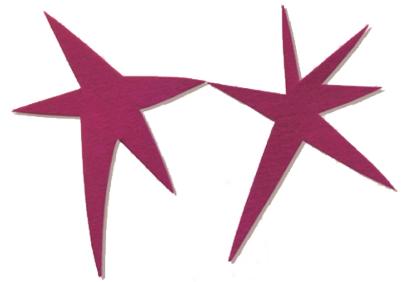


EXTRAIT Pourquoi l'amour fait mal ?

Illouz, E., & Joly, F. T., 2014

Cote : 306.7 ILL



Introduction

Les malheurs de l'amour

Mais le bonheur en amour est chose rare : pour chaque expérience amoureuse réussie, pour chaque brève période d'enrichissement, il y a dix amours qui blessent et les dépressions qui les suivent sont plus longues encore – elles ont souvent pour conséquence la destruction de l'individu, ou du moins elles suscitent en lui un cynisme émotionnel qui rend tout nouvel amour difficile ou impossible. Pourquoi en serait-il ainsi si tout cela n'était inhérent au processus même de l'amour ?

Shulamit Firestone¹

Les Hauts de Hurlevent (Wuthering Heights) appartient à une longue tradition littéraire qui dépeint l'amour comme une émotion douloureuse². Au fil des années passées ensemble depuis l'enfance, les célèbres protagonistes du roman, Heathcliff et Catherine, développent l'un pour l'autre un amour qui durera toute leur vie. Pourtant, Catherine décide de se marier à Edgar Linton, un parti

1. Shulamit Firestone, *La Dialectique du sexe* [1970], trad. de l'anglais par S. Gleadow, Paris, Stock, 1972, p. 164-165.

2. Emily Brontë, *Hurlevent*, trad. de l'anglais par J. et Y. de Lacretelle, Paris, Gallimard, « Folio », 2005.



POURQUOI L'AMOUR FAIT MAL

plus approprié à son rang social. Surprenant par hasard une conversation de Catherine, qui avouait qu'elle se déclasserait en l'épousant, Heathcliff, humilié, s'enfuit. Catherine part à sa recherche à travers champs et, lorsqu'il s'avère qu'elle ne peut le retrouver, elle tombe malade de désespoir et frôle la mort.

Sur un mode plus ironique, *Madame Bovary* décrit le mariage malheureux d'une femme romantique avec un médecin de province qui, bien qu'ayant la main sur le cœur, ne peut se départir de sa médiocrité : tout au long du roman, il demeure un époux qui ne peut satisfaire les fantasmes romantiques et de réussite sociale plutôt niais de sa femme. Emma Bovary pense avoir trouvé le héros romantique dont elle a si fréquemment rêvé en lisant des romans, en la personne de Rodolphe Boulanger, un fringant propriétaire terrien. Après trois années d'amour clandestin, tous deux décident de s'enfuir pour refaire leur vie. Le jour dit, elle reçoit une lettre de Rodolphe rompant sa promesse. Même si le narrateur a souvent recours à l'ironie pour décrire les sentiments amoureux de son héroïne, il décrit ce moment de souffrance avec compassion :

Elle s'était appuyée contre l'embrasure de la mansarde et elle relisait la lettre avec des ricanements de colère. Mais plus elle y fixait d'attention, plus ses idées se confondaient. Elle le revoyait, elle l'entendait, elle l'entourait de ses deux bras ; et des battements de cœur, qui la frappaient sous la poitrine comme à grands coups de bélier, s'accéléraient l'un après l'autre, à intermittences inégales. Elle jetait les yeux tout autour d'elle avec l'envie que la terre croulât. Pourquoi n'en pas finir ? Qui la retenait donc ? Elle était libre. Et elle s'avança, elle regarda les pavés en se disant : « Allons ! Allons ! »

1. Gustave Flaubert, *Madame Bovary* [1857], in *Œuvres I*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951, p. 479.



surmonté au moyen de tout un arsenal de techniques thérapeutiques de *self-help*¹. La douleur amoureuse moderne génère une glose presque infinie, qui se propose tout à la fois de la comprendre et d'en extirper les causes. Mourir, se suicider ou fuir dans un couvent sont autant de choix qui n'appartiennent plus à nos répertoires culturels, et il va sans dire qu'ils ne sont plus synonymes d'aucune gloire. Cela ne veut pas dire que nous, « post »-modernes ou modernes « tardifs », ne savons rien de la souffrance de l'amour. Il est même possible que nous en sachions plus que celles et ceux qui nous ont précédés. Mais ce que cela suggère, c'est que l'organisation sociale de la souffrance amoureuse a profondément changé. Ce livre se propose de comprendre la nature de cette transformation à travers l'étude de trois changements intervenus dans la structure du moi : dans la volonté (comment nous voulons quelque chose), dans les modes de la reconnaissance (ce qui importe pour notre sens de la valeur), et dans les modes du désir (ce à quoi nous aspirons et comment nous y aspirons).

En fait, peu de nos contemporains ont été épargnés par les souffrances que les relations intimes provoquent. Ces souffrances prennent plusieurs formes : accumuler les déconvenues dans sa quête du prince charmant ou de la belle princesse ; se lancer dans des recherches Internet sisyphéennes ; rentrer seul chez soi après une tournée des bars, une soirée ou un rendez-vous arrangé... Les souffrances ne s'évanouissent pas pour autant lorsqu'une rela-

1. Littéralement, l'« aide à soi-même », un terme souvent traduit aujourd'hui par « développement personnel ». Nous ne l'avons pas traduit ainsi : les techniques ici évoquées ont pour objet d'améliorer la performativité de l'individu en matière d'intersubjectivité et ne relèvent que peu des pratiques *new age* souvent désignées par le vocable « développement personnel », trop vague. (N.d.T.)

INTRODUCTION

tion s'instaure, prenant la forme de l'ennui, de l'angoisse ou de la colère, de disputes et de conflits douloureux, et aboutissent à la déconfiture, au doute sur soi-même, à la dépression engendrée par les ruptures ou les divorces. Et ce ne sont là que quelques exemples qui montrent combien la quête amoureuse est devenue une expérience douloureuse. Si la sociologue pouvait entendre les voix des hommes et des femmes recherchant l'amour, elle entendrait une litanie, puissante et interminable, de plaintes et de gémissements.

En dépit du caractère très répandu et presque collectif de ces expériences, notre culture affirme avec insistance qu'elles sont le résultat de psychés défaillantes ou immatures. D'innombrables manuels de développement personnel et groupes d'entraide prétendent nous aider à mieux gérer nos vies amoureuses en nous sensibilisant aux mécanismes inconscients qui œuvrent à nos propres défaites. La culture freudienne dans laquelle nous baignons a affirmé haut et fort que l'attirance sexuelle est liée à nos expériences passées, et que la préférence amoureuse se forme au cours des premières années, dans la relation de l'enfant à ses parents. Pour beaucoup, l'affirmation freudienne selon laquelle la famille est à la source de la configuration de la vie érotique future a été la clé de voûte permettant de comprendre pourquoi et comment nous échouons à trouver ou à conserver l'amour. En dépit des contradictions, la culture freudienne affirme même, en outre, que notre partenaire, qu'il soit à l'opposé de nos parents ou semblable à eux, est un reflet direct de nos expériences de l'enfance – qui, elles-mêmes, sont la clé de notre destin amoureux. Freud, avec l'idée de la compulsion de répétition, allait plus loin encore et avançait que les expériences précoces de la perte, si douloureuses fussent-elles, se répétaient tout au long de la vie adulte comme un moyen de gagner en maîtrise sur elles. Cette

idée eut un impact phénoménal sur la perception collective et le traitement du malheur amoureux, lequel constituait une dimension à part entière, nécessaire, de ce processus consistant à devenir adulte. Bien plus : la culture freudienne suggérait que, dans l'ensemble, le malheur amoureux non seulement était inévitable, mais qu'il était un produit de notre propre psyché. La psychologie clinique a joué ici un rôle particulièrement central en avançant (et en conférant une légitimité scientifique à) l'idée selon laquelle l'amour et ses échecs doivent être expliqués par l'histoire psychique de l'individu, ses échecs relevant en conséquence de cet individu. Même si la notion freudienne originale de l'inconscient se proposait d'en finir avec les idées traditionnelles de responsabilité qui faisaient alors autorité, la psychologie joua en pratique un rôle crucial en renvoyant le domaine de l'amoureux et de l'érotique à la responsabilité personnelle de chacun. Que la psychanalyse et la psychothérapie en aient eu l'intention ou non, elles ont fourni un formidable arsenal de techniques qui ont fait de nous les responsables intarissables, mais indéniables, de nos déboires amoureux.

Tout au long du xx^e siècle, l'idée selon laquelle le malheur amoureux incombe à l'individu seul, qu'il se l'inflige à lui-même, a rencontré un succès immense, peut-être parce que la psychologie offrait la promesse consolatrice que l'individu pouvait surmonter et sublimer son malheur amoureux. Les expériences amoureuses douloureuses furent un moteur puissant qui mobilisa une myriade de professionnels spécialisés (psychanalystes, psychologues, et thérapeutes en tous genres), mais aussi l'édition, la télévision, et de nombreuses autres industries médiatiques. La croyance profondément enracinée que nos malheurs sont le fruit direct de notre histoire psychique, que la parole et le savoir sur soi ont des vertus curatives, et que l'identifi-

INTRODUCTION

cation des motifs et des sources de nos déboires aide à les surmonter a porté à son apogée l'industrie du *self-help*. Les souffrances de l'amour sont aujourd'hui seulement attribuées à l'individu, à son histoire privée, et à sa capacité à se façonner lui-même.

Précisément parce que nous vivons à une époque où l'idée de responsabilité individuelle règne en maître, la vocation de la sociologie reste essentielle. De la même manière qu'il était audacieux, à la fin du XIX^e siècle, d'affirmer que la pauvreté n'était pas le fruit d'une moralité douteuse ou d'une faiblesse de caractère mais le résultat d'un système d'exploitation économique, il est désormais urgent d'affirmer que les échecs de nos vies privées ne sont pas – ou pas seulement – le résultat de psychés défaillantes, mais que les vicissitudes et les malheurs de nos vies amoureuses sont le produit de nos institutions. L'objectif du présent ouvrage est ainsi de déplacer grandement l'angle d'analyse des maux affligeant les rapports amoureux contemporains. Des enfances dysfonctionnelles ou des psychés insuffisamment conscientes d'elles-mêmes ne sont pas l'explication de ces maux, dont l'origine doit plutôt être trouvée dans l'ensemble des tensions et des contradictions sociales et culturelles qui structurent désormais les moi et les identités modernes.

En tant que telle, cette thèse n'est pas nouvelle. Des auteur(e)s et des intellectuel(le)s féministes ont de longue date contesté à la fois la croyance populaire que l'amour est la source de tout bonheur, et l'interprétation psychologique individualiste des souffrances amoureuses. Contrairement à une mythologie populaire, avancent les féministes, l'amour n'est pas source de transcendance, de bonheur et d'accomplissement de soi. L'amour romantique est plutôt l'une des principales causes de la division entre les hommes et les femmes, tout autant que l'une des pratiques culturelles à travers lesquelles on impose aux

femmes d'accepter (et d'« aimer ») leur soumission aux hommes. Car les hommes et les femmes, lorsqu'ils sont amoureux, sont la proie des divisions profondes qui caractérisent leurs identités respectives : ainsi que le relève très justement Simone de Beauvoir, même dans l'amour, les hommes conservent leur souveraineté, tandis que les femmes aspirent à s'abandonner¹. Dans son livre controversé, *La Dialectique du sexe*, cité en exergue de ce chapitre, Shulamit Firestone allait un peu plus loin encore en affirmant que l'origine du pouvoir social et de la puissance des hommes est l'amour que les femmes leur ont donné et continuent de leur donner, suggérant par là que l'amour est ce ciment au moyen duquel a été construit l'édifice de la domination masculine². L'amour romantique non seulement dissimule une ségrégation de classe et une ségrégation sexuelle, mais les rend en réalité possibles. Recourant à des formules frappantes, Ti-Grace Atkinson affirme que l'amour romantique est le « pivot psychologique de la persécution des femmes³ ». De même, les féministes soutiennent qu'une lutte pour le pouvoir se déchaîne toujours au cœur de l'amour et de la sexualité, et que les hommes ont eu et continuent d'avoir la haute main dans cette lutte en raison de la convergence entre pouvoir économique et pouvoir sexuel. Ce pouvoir sexuel masculin réside dans la capacité à définir les objets d'amour, et à établir les règles présidant à la recherche du partenaire et à l'expression des sentiments amoureux. Le pouvoir masculin réside en définitive dans le fait que les identités et la hiérarchie de genre

1. Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard, 1949, « Folio », 1986.

2. Shulamit Firestone, *La Dialectique du sexe*, *op. cit.*

3. Ti-Grace Atkinson, « Le féminisme radical et l'amour », in *Odyssée d'une amazone*, trad. de l'anglais par M. Carlisky, Paris, Des femmes, 1975, p. 60.

INTRODUCTION

sont jouées et reproduites dans l'expression et l'expérience des sentiments amoureux, et qu'inversement les sentiments maintiennent en place des disparités de pouvoir économique et politique plus importantes¹.

Mais, en bien des façons, ce postulat de la primauté du pouvoir constitue un défaut du courant désormais dominant de la critique féministe de l'amour. À des époques où le patriarcat était bien plus puissant qu'il ne l'est aujourd'hui, l'amour jouait un rôle beaucoup *moins* significatif dans la subjectivité des hommes et des femmes. Plus que cela : la prédominance culturelle de l'amour semble avoir été associée à un déclin – et non un renforcement – du pouvoir des hommes dans la famille et à l'émergence de rapports de genre plus égalitaires et symétriques. En outre, une grande partie de la théorie féministe a pour prémisse l'hypothèse que, dans les relations amoureuses (et autres), le pouvoir est *le* socle premier des rapports sociaux. Elle ignore ainsi la masse considérable de preuves empiriques suggérant que l'amour n'est pas moins fondamental que le pouvoir, et que l'amour fait également office de puissant et invisible levier mettant en mouvement les rapports sociaux. En ramenant l'amour (et le désir d'aimer) des femmes au patriarcat, nombre de théories féministes échouent souvent à comprendre les

1. Catharine A. MacKinnon, *Sexual Harassment of Working Women. A Case of Sex Discrimination*, New Haven, Yale University Press, 1979; Adrienne Rich, «La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne» [1980], *Nouvelles Questions féministes*, n° 1, p. 15-43, trad. de l'anglais par E. de Lesseps et C. Delphy, repris in *La Contrainte à l'hétérosexualité et autres essais*, Paris, Mamaméris, 2010; Susan Schecter, «Towards an Analysis of the Persistence of Violence Against Women in the Home», *Aegis*, juillet/août 1979, p. 46-56, ainsi que *Women and Male Violence. The Visions and Struggles of the Battered Women's Movement*, Boston, South End Press, 1982.

POURQUOI L'AMOUR FAIT MAL

raisons pour lesquelles l'amour exerce une emprise si puissante sur les femmes *tout autant que* sur les hommes modernes, et elle échoue à prendre la mesure de la pression exercée par l'idéologie de l'amour en faveur d'une égalité des sexes, ainsi que de sa capacité à subvertir de l'intérieur le patriarcat. Ce dernier joue sans aucun doute un rôle central dans l'explication de la structure des relations entre hommes et femmes, et dans la fascination troublante que le modèle hétérosexuel exerce encore sur les hommes et les femmes, mais il ne peut à lui seul expliquer l'emprise extraordinaire de l'idéal amoureux sur les hommes et les femmes modernes.